

## L'américanité selon Frederick Philip Grove

John Stockdale

Volume 8, Number 1, avril 1975

Littérature québécoise et américanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500356ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500356ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

### ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Stockdale, J. (1975). L'américanité selon Frederick Philip Grove. *Études littéraires*, 8(1), 33–41. <https://doi.org/10.7202/500356ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# L'AMÉRICANITÉ SELON FREDERICK PHILIP GROVE<sup>1</sup>

---

*john stockdale*

---

L'américanité peut signifier un type d'écriture tout comme un style de vie nord-américaine. Elle peut désigner également un objet littéraire. À cet égard, l'œuvre de Frederick Philip Grove reste singulière. Elle est construite sur la difficulté de vivre en Amérique quand on est immigrant. L'américanité est, en quelque sorte, le thème de ses romans. C'est pourquoi il n'est pas sans intérêt de suivre ce parcours romanesque en décrivant les étapes que franchit le romancier au plan même du contenu.

Même s'il n'est pas né au Canada, Frederick Philip Grove n'est pas moins devenu un véritable Canadien par le regard qu'il jette sur les États-Unis. En 1927, il publie « En quête d'une Amérique » (*A Search for America*). Cette autobiographie d'un immigrant nous livre les impressions d'un jeune Européen, à son arrivée de ce côté-ci de l'Atlantique. Après avoir vécu quelques mois à Toronto, il passe la frontière pour aller travailler aux États-Unis et y prendre le pouls de l'Amérique. Le héros est en quête d'un pays où l'honnêteté et l'ambition feraient bon ménage, un pays où l'espoir de s'élever dans l'échelle sociale n'était pas d'avance bloqué, comme dans la vieille Europe.

Le travail dans les usines et l'attitude des patrons ne lui réservèrent pas que des joies. Notre héros, cependant, gardait la conviction d'avoir trouvé le pays qu'il cherchait :

**« Je voyais de la souffrance et de l'injustice un peu partout. Pourtant je sentais aussi qu'un grand désir de renouveau allait bouleverser le cours des choses et faire triompher la justice et la vérité. Ici et là, quelques individus pouvaient bien résister à ce courant, écraser de plus faibles qu'eux, se montrer**

---

<sup>1</sup> Traduit de l'anglais par M. Maximilien Laroche.

**insensibles, comme ce camion qui, un jour, dans le Missouri, me renversa dans un fossé, mais le destin de ce pays, je le voyais bien, était de faire triompher la justice.**

**Aussi mon intention était-elle de collaborer à cette victoire. Je ne me souciais guère de la gloire et de l'argent. Je croyais plutôt qu'il me fallait trouver ma place dans le grand combat qui se livrait dans ce pays et je me sentais préparé à remplir cette mission.»**

Les choses prirent une autre allure le jour où le narrateur qui s'était lié d'amitié avec un travailleur agricole décida de s'installer dans le centre-nord des États-Unis. Il allait être amené non seulement à reviser sa façon de voir les États-Unis, mais à reconsidérer son intention de s'y installer.

En allant d'une ferme à l'autre, il s'aperçut que la plupart des travailleurs étaient des immigrants comme lui, mais qui ne savaient ni lire ni écrire et ignoraient même l'anglais. Les employeurs en profitaient pour les exploiter d'une manière éhontée. Deux incidents dont il fut témoin pousseront le personnage de Grove à quitter les États-Unis.

Dans le premier cas, il s'agissait d'un jeune immigrant finlandais plein d'ambition, courageux et honnête. Il avait peiné dur et mis de côté assez d'argent pour s'acheter un lopin de terre. Un avocat du coin qui s'intéressait particulièrement à ce genre de client avait mis au point un plan infallible pour les détrousser. Il proposa donc à notre jeune homme de lui vendre un terrain au prix de vingt dollars l'acre, ce qui était raisonnable. Mais comme notre jeune finlandais n'avait pas les moyens de se construire une maison et de s'acheter des bêtes et du matériel, l'avocat lui proposa, par contrat, de lui bâtir une maison et de lui fournir des chevaux et du matériel. Ce qu'il lui donna en réalité ce fut une misérable cabane, des chevaux mal en point et du matériel d'occasion, le tout évalué à un prix exorbitant. D'après le contrat, la terre devait être payée avec la moitié de la récolte, mais la maison, les chevaux et le matériel devaient être acquittés selon des échéances que l'avocat pouvait fixer à son gré, d'après l'estimation qu'il aurait faite de la solvabilité de son débiteur.

Après deux ou trois ans, le matériel ne valait plus rien et notre Finlandais n'avait pas les moyens de le remplacer. Il n'était pas davantage en mesure de faire sa récolte pour payer la terre. L'avocat choisit ce moment-là précisément pour lui

réclamer le paiement de ses créances. Il n'eut pas de difficulté à le faire déclarer en état de faillite, l'obligea à vendre les chevaux et le matériel à vil prix, à un comparse bien sûr, et saisit en plus la terre. Trois semaines plus tard, notre avocat revendait la ferme, toujours selon la même formule, mais à vingt-cinq dollars l'acre car la terre avait pris de la valeur. Il avait racheté de son comparse les chevaux et le matériel et les avait refilés à sa deuxième victime, réalisant ainsi de nouveaux profits. En dix ans, l'avocat pouvait répéter ce petit jeu deux ou trois fois. À chaque fois, il faisait un profit sur la terre et sur le matériel. Et comme il détenait toutes les créances, il pouvait finalement reprendre possession de la terre et du matériel. C'était pourri, mais légal. En somme, un véritable permis de faire de la fausse monnaie.

Le deuxième incident qui dessilla les yeux du héros de Grove le mit en cause lui-même. Il avait été engagé avec d'autres travailleurs par un riche fermier qui leur avait promis d'augmenter graduellement leur salaire, mais sans en préciser le montant. Alléchés par cette perspective d'augmentation et n'ayant d'ailleurs pas la possibilité de faire autrement, ils avaient accepté. Quand ils comprirent de quoi il retournait au juste, après en avoir causé avec des travailleurs engagés sur d'autres fermes, ils se mirent à presser de questions leur patron. Celui-ci leur répondit qu'il ne payait ses employés qu'à la fin du travail et qu'à ce moment-là seulement il fixerait le taux des salaires. Ils étaient pris au piège. Il fallait ou rester et accepter un salaire de misère ou partir, et alors ils perdaient le fruit de l'effort déjà accompli. Les protestations furent brutalement réprimées et le narrateur s'aperçut qu'au besoin il y avait des « gardiens de l'ordre » pour s'occuper des fauteurs de troubles.

C'est ce qui fit déborder la coupe. De telles pratiques étaient chose courante et les patrons étaient si bien protégés par la loi que le travailleur immigrant n'avait aucune chance. Après s'être fait dire par un contremaître de chemin de fer qu'on « ne pouvait se tirer des griffes de la politique dans ce pays », Grove revint au Canada et s'établit à Winnipeg. Il s'occupa d'enseignement, travaillant à aider les immigrants qui affluaient au Canada, à s'adapter à leur nouveau pays. Par la suite, comme romancier, il dénonça le mirage américain qui déshumanise, démoralise et détruit l'individu, la famille et la société entière.

Écrivain canadien, « Peintre réaliste des Prairies », comme on l'a baptisé, Grove a publié un certain nombre de romans, dont trois sont particulièrement intéressants puisqu'ils reprennent, à leur façon, le thème de *Search for America*. Ce sont *Settlers of the Marsh* (1925), *Fruits of the Earth* (1933) et *Master of the Mill* (1944). Ces trois romans forment un cycle où l'on voit comment un être parfaitement équilibré peut connaître un échec moral à la suite de sa réussite matérielle.

Ces trois récits forment des tableaux successifs où l'auteur nous dépeint l'homme comme un être dont l'équilibre repose sur des succès matériels et moraux. Puis, il nous fait assister à l'échec moral d'un homme qui a connu le succès matériel. Enfin, on y voit une dynastie familiale, après avoir connu une réussite matérielle quasiment incroyable, tomber irrésistiblement dans la décadence par suite d'une faute originelle, commise par le fondateur de la famille.

Grove, à mon avis, à travers les quatre ouvrages mentionnés, ici, veut faire comprendre que l'obsession de la réussite économique est la voie la plus sûre pour aboutir au désastre individuel, national, affectif et moral, si les Canadiens essaient d'imiter les Étatsuniens. Il le dit dans *A search for America* ; le socle sur lequel se dresse une communauté, c'est un « accord équitable » pour tous. Sinon, comme il l'a constaté dans le cas des États-Unis, la réussite recouvre une malhonnêteté carrément acceptée.

Le protagoniste de *Settlers of the Marsh* (1915) est un jeune Suédois, Neils Lindstedt. Il a émigré dans l'ouest canadien pour se trouver un coin de terre où il pourrait enfin connaître un sort meilleur que celui de ses parents. Comportement classique de l'immigrant sans le sou : pendant les deux premières années, il ramassera de quoi s'acheter un lopin de terre. Pour un Européen pauvre, posséder une terre est signe non seulement de richesse, mais encore d'ascension sociale. En se privant de tout et en y consacrant le plus clair de son temps, il finit par se construire une petite maison pour lui et celle qu'il aimait. Mais cette dernière, en dépit de son penchant pour le héros, le repoussa parce qu'elle était trop complexée pour se conduire autrement. Notre homme à qui personne ne voulut ouvrir les yeux, épousa la putain du village, celle chez qui tous les fermiers, tous les manœuvres et tous les commis-

voyageurs du coin venaient se faire consoler. Les humiliations répétées que lui fit subir cette femme le porta à la tuer. Il passa de longues années en prison. Quand il en sortit, les seuls vrais amis qu'il s'était faits, des gens simples qui n'avaient pas vendu leur âme au veau d'or, avaient géré sa ferme, si bien qu'il lui revenait assez d'argent pour dédommager ses amis et recommencer à courtiser la jeune fille qu'il avait toujours aimée.

Ce roman parut très osé à l'époque. On y parlait ouvertement de la sexualité, des problèmes qu'avaient les femmes dans les Prairies et du rôle prépondérant que jouaient les putains de village. Mais l'auteur y dépeint surtout l'indifférence de Lars Nelson, un ancien compagnon de Neil. Devenu prospère et possédant maison de brique et grosse voiture, il avait trop à faire pour prendre soin de sa vieille belle-mère et encore moins pour donner un coup de main à Neil, qui était mal pris. Ce dernier, comme Ellen Amundsen, apprit donc que les affaires pouvaient pendant un temps pousser quelqu'un à ignorer tout sentiment et que la réussite matérielle pouvait même, quelquefois, remplacer l'amitié, mais qu'en définitive, ce n'était que des succédanés qui ne parvenaient jamais à remplacer véritablement l'accord de l'homme et de la femme.

*Fruits of the Earth* (1933), le deuxième des trois romans, nous conte la réussite d'Abe Spalding qui abandonna une terre de mauvais rapport en Ontario pour partir à la conquête de l'Ouest. Bâti comme un colosse, esprit avisé, il ne manquait surtout pas de chance. Il fait donc rapidement fortune et plusieurs chapitres du roman commencent par l'énumération des terres et des têtes de bétail dont il fait progressivement l'acquisition. Dans le même temps, sa famille augmentait. Mais plus ses affaires prospéraient, moins il avait de temps à consacrer à ses enfants et à sa femme. Celle-ci se mit à prendre du poids. Ce qui lui aigrit l'humeur. Ses enfants, avec l'âge, se détachèrent d'elle, et la vie devint de plus en plus vide pour elle. Les enfants pour qui les liens familiaux s'étaient ainsi relâchés, quittèrent la maison, à la première occasion. Abe Spalding qui avait été jusque-là un des leaders de sa communauté, se réveilla un beau jour en constatant qu'il ne comptait plus pour grand'chose parmi les siens. Ses concitoyens l'avaient rejeté, ses enfants l'avaient quitté, lui qui avait littéralement sacrifié son fils préféré à ses ambitions, et sa femme lui était devenue hostile et indifférente.

Dans les Prairies de l'après-guerre, vers 1920, les gens étaient tout à fait américanisés : cinéma, bagarres, bals mal famés, match de baseball, le téléphone et la voiture Ford, voilà ce autour de quoi tournait leur vie et qui suscitait déjà un conflit des générations. Abe, lui-même, père puritain s'il en fut, devait faire face à cette catastrophe qu'était la grossesse de la plus jeune de ses filles. Ce fut d'ailleurs l'occasion pour Abe de réapprendre les vertus de l'humilité et de réévaluer sa vie et celle de sa femme. Celle-ci commença alors à retrouver son vrai rôle dans la famille. Abe était ainsi parvenu au bord de l'abîme. Mais il fut capable de se resaisir et de retrouver sa place de leader parmi ses concitoyens, d'exercer son rôle de père et de mari comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Désormais, il ne fit plus du succès financier son seul idéal. Il se préoccupa avant tout de rendre la vie agréable à ses proches et à sa femme en particulier. Ainsi échappa-t-il au vide de sa vie passée.

*Master of the Mill* (1944) a pour cadre une petite ville de l'Ontario. Dans ce roman, Glove délaisse le thème agriculturiste pour celui de l'influence corruptrice du pouvoir au triple plan individuel, familial et social. À ses yeux, l'Ontario, à l'égal des États-Unis, était devenu un pays de cauchemar.

Le protagoniste de ce roman est un Canadien moyen du milieu du siècle passé. Propriétaire d'un moulin qui tournait grâce à la force d'un petit cours d'eau, il vivait simplement au milieu de ceux qui lui fournissaient son blé et jouissait de la confiance des cultivateurs comme de ceux qui lui achetaient sa farine. Il était d'un commerce agréable et on le lui rendait bien. Un beau jour, malheureusement, tout se gâta. Notre meunier s'aperçut qu'à moins de moderniser son moulin il allait à la faillite. Mais, pour avoir toujours été scrupuleusement honnête, il avait négligé de s'amasser le capital nécessaire. D'où le dilemme de notre homme qui commençait à se dire qu'il lui fallait de l'argent, coûte que coûte. L'occasion ne se fit pas attendre. Son comptable, par mégarde, laissa traîner un état de réception où la quantité d'un chargement de grain n'était pas très bien indiquée. Ce fut un jeu d'ajouter quelques zéros au nombre de boisseaux marqué. Du même coup, il remplissait fictivement son entrepôt de blé. Mettre le feu ensuite à l'entrepôt et réclamer le remboursement des dommages

prétendûment subis fut un autre jeu d'enfant. Sa réputation d'honnête homme le plaçait au-dessus de tout soupçon ; on fit droit à sa réclamation. Il eut donc suffisamment d'argent pour rebâtir son moulin et en profita même pour établir un réseau d'entreprises associées qu'il contrôlait, soit officiellement, soit en secret. Le moulin dont il était le propriétaire officiel, achetait son électricité à un taux fort élevé d'une entreprise hydroélectrique distincte, mais qu'il contrôlait en réalité. De la sorte, il faisait en apparence peu de profits, mais, en pratique, il s'enrichissait.

Le seul accroc vint de ce que le comptable s'était aperçu de la malversation et qu'il avait commencé à faire chanter notre homme. La peur d'être démasqué le tortura. Grâce à ses profits, il remboursa la compagnie d'assurance de l'argent qu'il lui avait extorqué et put acheter le silence du comptable. Mais le remords l'avait miné, à la suite de nouvelles menaces du comptable. Il eut une attaque de cœur et mourut en laissant le soin de diriger l'entreprise à son fils, Sam.

Celui-ci, en prenant connaissance de la fraude qu'avait commise son père, remit une bonne somme d'argent au comptable en lui conseillant de quitter à tout jamais le Canada. Il voulut ensuite rembourser la compagnie d'assurance et dégager la responsabilité morale de la famille, mais s'aperçut que le tort avait déjà été réparé. Ces révélations lui firent perdre, cependant, toute illusion sur les affaires.

Tout se mit à mal tourner pour Sam, dans sa vie privée comme dans ses affaires. Le moulin était un mal qui gangrenait tout. Tous ceux qui de loin ou de près y travaillaient, à la direction ou comme simples employés, en étaient affectés. Il fallait toujours agrandir et moderniser, ce qui déshumanisait le travail et démoralisait les travailleurs. Ceux-ci commencèrent à prendre en horreur les cadences qu'on leur imposait et la menace constante de congédiement qui planait sur eux. La femme de Sam lui créa des embêtements. Disposant de plus d'argent qu'elle n'en avait besoin, elle devint ce que Weblin a appelé « le consommateur m'as-tu-vu ». L'appât du gain tourna la tête à plus d'une personne, entre autres celle de l'épouse de l'architecte de Sam, une femme furieusement libérée et à la page. Elle lorgnait Sam pour son argent. Pour mieux lui



laisser toute latitude de vérifier la marchandise qu'elle lui offrait, elle commença par se présenter à lui dans le simple appareil de ses charmes naturels et ensuite lui proposa de se dégager de ses liens matrimoniaux en entamant en même temps qu'elle des procédures de divorce.

Toute la ville fut bientôt au courant des orgies auxquelles la jeune femme et Sam se livraient. On se mit à colporter leurs meilleures frasques. Grâce à des appuis politiques, en faisant jouer de la matraque par les policiers, en menaçant d'automatiser encore davantage l'entreprise, et aussi avec un peu de veine, Sam évita le désastre financier, mais sa vie familiale fut ruinée. Sa fille connut le même sort qu'Ellen Amundsen et finit par épouser un vieil aristocrate européen, de sorte qu'elle n'eut pas à souffrir dans sa chair et sa sensibilité les outrages d'un mari jeune. Par une série de manœuvres aussi habiles que peu scrupuleuses, le fils de Sam s'arrangea pour s'emparer de la direction de l'entreprise. Le troisième Clark forgea ensuite un véritable empire et ses ambitions ne connurent plus de bornes. Déjà, il se voyait à la tête d'une organisation si puissante qu'il pouvait commander en maître tout le Canada. Selon ses plans, il comptait user de chantage contre le premier ministre du pays et les membres de son cabinet. Et il manqua de peu qu'il parvint à ses fins. Par bonheur, ses employés qui étaient syndiqués et solidement organisés, déjouèrent ses prévisions en déclenchant une grève qu'il croyait pouvoir saboter. Au cours d'une échauffourée qui éclata alors, il fut tué d'un coup de feu.

Sam, le vieux père, chez qui un vieux fond d'humanisme et de philanthropie n'avait jamais tout à fait disparu, reprit du service à la direction de l'entreprise pour essayer de lui donner, on le suppose, une orientation plus honnête. Lui, au moins, avait été débarrassé du virus américain. Il avait appris à mesurer le prix de la malhonnêteté individuelle ou collective.

Dans ces trois romans, on retrouve la conviction fondamentale de Grove, que «l'Américanisme» est la maladie qu'il faut coûte que coûte éviter. Car le mythe de la réussite matérielle se paie finalement trop cher. S'il vivait encore, Grove n'aurait, aujourd'hui, pas d'autre chose à ajouter à ses écrits que : «je vous l'avais pourtant dit».

*Université Laval*

**BIBLIOGRAPHIE**

Grove, Frederich Philip :

*A Search for America*, Ottawa, Graphic, 1927.

*Settlers of the Marsh*, Toronto : McClelland and Stewart, 1966. 2<sup>e</sup> édition.

*Fruits of the Earth*, Toronto, J. M. Dent and Sons, 1933.

*The Master of the Mill*, Toronto, MacMillan, 1944.